

## Ces fleurs que nous aimions

C'était certes des fleurs courantes, que nous avions sous les yeux dès que nous regardions en direction des champs, et là aucune maison ne nous empêchait de le faire, mais elles nous plaisaient.

Il y avait déjà les crocus, qui poussaient en premier. Ils étaient si nombreux à l'époque, surtout au pied de la Bosse et des Brûlées, que l'on eut dit une neige, non celle de mai, qui, comme chacun le sait, est celle des narcisses, rencontrée en particulier aux Avents, mais celle d'avril, composée principalement par ces crocus. Parmi les blancs se faufilaient des violets, cela dans une faible proportion.

Cette neige s'est faite bien rare avec les années. Elle est bien minçolette de nos jours, et même si les crocus restent nombreux. Mais désormais plus sur les pâturages qu'ici où sans doute les engrais chimiques ont eu une influence négative sur la plante. Mais qui s'en occupe ? C'est vraiment une étrangeté de constater que des gens qui travaillent avec la nature, nos paysans, ne se soucient pas plus d'écologie, ne dénoncent pas en premier la raréfaction de telle ou telle espèce. En général ils sont étrangers à leur propre environnement. Y a là de quoi réfléchir.

Bref, ces fameux crocus, ces mille milliers de crocus qui poussaient chaque printemps dans les champs, deviennent plus rares avec le temps. Ira-t-on jusqu'à ce qu'ils disparaissent ? Ce n'est pas impossible. Non, amis des fleurs, la destinée de celles-ci pourrait comprendre des aléas qui mettent leur existence même en péril. Il y en avait tant et tant, et tout soudain, voilà, les tapis se sont éclaircis à un point tel que l'on ne peut plus parler de neige. Quant aux crocus sur les pâturages ils sont certes encore nombreux, mais si les sangliers s'obstinent à croquer leurs oignons, ils disparaîtront à leur tour. Ainsi si vous faites de l'écologie, n'oubliez aucun des facteurs, il pourrait en cuire à cette nature même que l'on tente de protéger.

Bientôt sur les talus poussaient les primevères. Elles aimaient ce biotope proche pourtant ici de la route cantonale. On voyait parmi l'herbe les gravillons de la saison passée. Ils s'intégreraient avec la terre en assez peu de temps et suite à une pousse accélérée de l'herbe au mois de mai. Ces primevères étaient moins visibles cependant que les crocus qui les avaient précédés ou auxquels elles se mêlaient.

L'herbe pousse fort au printemps, sous les tièdes pluies de mai. Voici bientôt les dents-de-lion. Celles-là ne risquent pas de disparaître. Elles en couvrent les champs qui deviennent d'une beauté stupéfiante. Vraiment un miracle de la nature, et pourtant on pense volontiers que cette fleur est commune, non pas sans intérêt, mais avec un charme tout relatif. Et pourtant admirez cette fleur de près, elle est très belle.

Le régent nous avait envoyé un après-midi dans les pâturages cueillir des anémones de printemps. Fleurs blanches qui poussent justement là-haut. On

était allé quelques-uns et quelques-unes au-dessus de l'Épine où l'on les avait repérées aisément. Cette petite balade, on ne sait trop pourquoi, laisse un souvenir certes fragile, mais non sans charme. On était encore en primaire. J'avions douze ans et c'était le meilleur moment de notre vie.

Les grandes couiques avaient envahi les prairies. Ces longues ombellifères qui ne seraient jamais qu'un fourrage médiocre, pourtant, tout au moins pour certaines espèces, pour d'autres ce n'était que des odeurs communes, dégageaient un parfum extraordinaire, qui l'était plus encore parce qu'il représentait d'odeur même de l'été et de la pleine floraison des prairies.

Mais il ne faut pas oublier le narcisse qui avait poussé quelque temps auparavant, au tout début de cette époque. En ce temps-là on connaissait encore plusieurs coins. A la Sagne, au Crêt-du-Puits, au pied de la ligne de chemin de fer aux Cruilles. Hélas, tous ont disparu. On les regrette plus qu'on ne saurait le dire. On aimerait tellement retrouver nos narcisses encore en place, car ils faisaient vraiment partie de notre enfance. On nous a dit il y a quelque temps qu'il en restait encore quelques-uns en tel endroit que je ne dirai pas de peur que vous n'alliez les cueillir et que ceux-ci finissent tout comme les autres dans les poubelles de l'histoire ! La disparition d'une fleur est un drame.

J'en sais quelque chose, moi qui ai suivi l'agonie de l'orchis vanillé sur nos pâturages. Il y en avait encore ici, juste quelques-uns, et puis là encore. C'est fini, ils ont mis les voiles, ils ont abandonné l'humanité, ils m'ont trahi. Non pas lâchement, ils ont résisté autant qu'ils ont pu, mais sans gloire, dans l'indifférence. Anéantis peut-être par ces mêmes engrais chimiques que l'on mettait autrefois. Fort heureusement l'amodiatraire actuel a décidé de ne plus mettre d'engrais, simplement du fumier, ce bon fumier qui réalise des miracles, ce bument qui était de l'or autrefois, car seul il permettait d'offrir aux champs ce qui leur aurait manqué peu à peu de par leur exploitation. Le fumier, condition de survie. On dit létame en italien.

Que de fleurs en été. On n'en connaissait naturellement pas tous les noms. Il y avait des roses de Berne, des sauges, des renouées bistortes que nous appelions des brosses à dents, des œillets, des centaurées, et toutes ces autres qui offraient une véritable symphonie de couleurs, vite atténuée cependant par le chaud de l'été. Et bien sûr, plus nombreuses encore, les plus visibles, les grandes marguerites qui s'inclinaient sur le chemin.

Je m'étais décidé un jour à commencer un herbier. Je trouvai cela passionnant, plein d'un enseignement philosophique qui me rapprochait de la nature, à la manière de Rousseau, on l'imagine. Je n'ai jamais été bien loin dans l'étude de cette science.

Il y avait bien entendu des populages dans les lieux humides et aux bords des ruisseaux qu'il y avait encore à l'époque, des boutons d'or dans les zones ombreuses et elles aussi humides, et plus haut, sur les pâturages, en général sur les pierriers, de grandes épilobes en épis.

Je vois que j'ai oublié cette petite fleur blanche à clochettes, le muguet. On allait le cueillir là aussi sur les herbiers à l'heure de la montée. On en faisait un bouquet que l'on mettait dans un verre et que peut-être l'on oublierait sur le bord de la fenêtre à l'heure où nous redescendrions au village.

Sur les pâturages poussaient aussi les grandes gentianes jaunes dont on utilise la racine pour la distillation. Et bien entendu les petites gentianes bleues, les bleuets, ces mêmes que notre mère cueillait et mettait dans une assiette avec de l'eau et de la mousse. Quant à la grande gentiane acaule, elle avait poussé autrefois sur la Dent-de-Vaulion mais avait disparu à force de trop de cueillettes de la part des touristes qui montaient à l'assaut de notre sommité et de tout ce qu'ils pourraient ramasser au passage. La nature est bien à tout le monde, n'est-ce pas ?

On avait aussi découvert sur le pâturage, en un plan mouillant, la primevère farineuse. Elle en couvrait un espace de sa jolie couleur mauve. Elle s'est faite plus rare là aussi

On avait vu sur les talus et proche des décharges le taconnet dit aussi tussilage. Paraît qu'on peut l'utiliser pour des tisanes. Tisanes faites aussi avec de la mauve, des fleurs de tilleul et limonades que l'on peut tirer de la fleur du sureau.

Que de fleurs. On ne savait au final que peu de noms parmi la profusion dont la nature nous gratifiait. Mais naturellement restait la plus belle, la plus majestueuse, le narcisse. Il fallait surtout ne pas dévoiler les coins où on les trouvait encore.

Quelques autres ? Ce pauvre orchis vanillé disparu. Le lys martagon, qui poussait autrefois sur les pentes de la Dent, lui aussi disparu de trop de cueillettes. On en trouve encore quelques-uns juste à côté d'un chemin. Je ne dirai naturellement pas l'endroit exact. Bien que restant là à la vue de tous, il contredit quelque peu la manie négative de la cueillette que nos précédents bénissaient.

On allait l'oublier : le colchique. Il poussait à la fin du mois d'août. Il annonçait les regains parmi lesquels il se tenait, mais aussi déjà un peu l'automne, alors que les jours diminuaient et rendaient les nostalgiques tristes. L'annonce que je fais volontiers à mon épouse en ces termes, et c'est à chaque fin d'été la même chose :

-J'ai vu les premiers colchiques.

Ce qui est une triste nouvelle pour elle reçoit la réponse qui suit :

-Ah, toi, quand tu peux me décourager, tu le fais !

C'était juste une petite remarque de rien du tout, et d'ailleurs la fin de l'excitation de l'été ne me gênait pas, bien au contraire ! Ces gens qui vont dans tous les sens, à quoi attribuer cette manie ?



Crêt à Badaud et Séchey.



La découverte d'orchis vanillés sur les crêtes du Mont-Tendre il y a quelque dix ans, fut un véritable moment de bonheur.

Et ces grandes couïques émergeaient à vue d'œil. Quand on prenait le chemin de La Sagne pour suivre le vallon, leur parfum si envoûtant en dépit de leurs corolles sans charme, nous enivrait. Il était temps pour nous, si même ce n'avait pas été trop tard, d'aller cueillir les narcisses. Les plus belles fleurs que nous connaissions, mythiques, parfumées à l'excès, et si jolies avec leurs corolles délicates, de rouges et de jaune mêlés qu'encadrent des pétales d'un blanc crémeux. Et qui, cueillies en longues tiges qui se terminent en un renflement pointu, se développent en fleurs élégantes derrière les fenêtres d'une cuisine. Après elles couraient tous les enfants du village, et même des adultes qui n'hésitaient pas à fouler comme nous l'herbe des champs.

Quelques-uns partaient à La Sagne, d'autres au Crêt-du-Puits, plus loin aussi, aux Cruilles ou à la Cabinette, là-bas, en direction des Vyffourches. Je connaissais surtout, avec quelques autres, le coin du Crêt-du-Puits, en plein milieu des champs que nous piétinions comme si nous n'avions pas été des fils de paysans, soumis à une irrésistible tentation. Et de ces fleurs aristocratiques, nous en cueillions de gros bouquets pour nos mamans, Churchill et moi.

Passé un jour Femil qui voulut nous en acheter. Ne savait-il donc pas où les trouver ou n'avait-il déjà plus l'aquet de les cueillir lui-même ? Il était, avec sa barbe de trois jours, vêtu de sa vareuse grise au tissu épais. Qu'en aurait-il fait d'ailleurs de ces narcisses dans sa cuisine sombre où il se tenait avec sa sœur même les jours de grand soleil ? Enfants, nous ne savions pas la sensibilité qu'il y a en chacun et qu'il n'est pas d'âge pour aimer les fleurs.

Mais pendant tout ce temps, les arbres s'étaient ouverts. Ça avait commencé à l'Epine, par le fayard qui devance toujours les autres de deux à trois jours. Et n'allez surtout pas me dire que celui du Signal de la Thomassette est plus précoce et que vous avez ainsi de par l'autre bout des climats meilleurs que les nôtres qui sont ceux de l'Epine, de Bonport ou du Pont ! Ça se poursuivait par les arbres avoisinants. La verdure montait à l'assaut des collines. Elle inondait le paysage. C'était une mer. D'un vert tendre qui rendait les sapins plus noirs et plus austères. Ce vert-là, nous l'aurions croqué ! Le soleil donnait sa lumière juvénile à ces feuillus superbes. Et la limpidité de l'air était telle qu'elle faisait apparaître plus vive encore la fraîcheur de ces tons délicats.

A dire vrai, c'était le plus beau moment de l'année. Il montait en nous une ivresse qui nous faisait oublier l'existence des mauvaises saisons. Un renouveau total. Et la verdure allait plus haut. Les fayards des autres niveaux forestiers s'ouvraient à leur tour. Puis il tonnait. Une grosse pluie noyait le paysage trois jours durant. Mais aussi par habitude, très vite, nous oubliions ce renouveau éclatant. La vie continuait et déjà le vert des feuillus se rapprochait en tonalité des verts tristes des sapins qui ne connaissent qu'à peine les saisons.

Cabédita, Saveurs d'enfance, 1991.

Être choisi par un éditeur s'est bien, mais les difficultés qui en découlent, c'est la croix et la bannière !